

Kiran Desai

La perte en héritage

Traduit de l'anglais (Inde)
par Claude et Jean Demanuelli

Traduit avec le concours
du Centre national du livre

F I D E S

UN

LES COULEURS DU JOUR avaient été celles du crépuscule, la brume glissant comme une grande créature marine aux flancs des montagnes habitées d'ombres et de profondeurs océaniques. Visible par intermittence au-dessus de la vapeur, pic lointain taillé au burin dans la glace, le Kanchenjunga accrochait les dernières lueurs du couchant, couronné d'un panache de neige soulevé par les vents violents qui soufflaient au sommet.

Assise sur la véranda, Sai lisait un article sur le calmar géant dans un vieux numéro du *National Geographic*. De temps à autre, elle levait les yeux sur le Kanchenjunga, et, parcourue d'un frisson, contemplait sa phosphorescence magique. Le juge assis à l'autre bout, face à son échiquier, jouait contre lui-même. Recroquevillée sous sa chaise, où elle se sentait en sécurité, Mutt, la chienne, ronflait doucement dans son sommeil. Une ampoule nue pendait à un fil au-dessus de la scène. Il faisait froid, mais plus froid encore à l'intérieur, où l'obscurité et l'air glacial étaient emprisonnés entre des murs de plus d'un mètre d'épaisseur.

Ici, à l'arrière de la maison, dans la caverne de la cuisine, le cuisinier essayait d'enflammer le bois humide. Il manipulait les brindilles avec d'infinies précautions,

de crainte de déranger la communauté de scorpions qui vivaient, aimaient, croissaient et se multipliaient dans le tas de bois. Un jour, il était tombé sur une mère, gonflée de poison, ses quatorze bébés sur le dos.

Le feu finit par prendre, et le cuisinier y posa sa bouilloire, dont les bosses et les incrustations étaient dignes d'un objet excavé par une équipe d'archéologues, et attendit que l'eau bouille. Les murs étaient roussis et détremés, des aulx pendaient aux poutres noircies par leurs tiges terreuses, la suie s'accrochait ici et là au plafond en petits agrégats qui évoquaient des chauves-souris. Les flammes dessinaient une mosaïque orangée et luisante sur le visage de l'homme, la partie supérieure de son corps se réchauffait, mais un méchant courant d'air lui torturait les genoux.

Au sortir du conduit de la cheminée, la fumée se mêlait à la brume qui prenait de la vitesse, avançant en volutes de plus en plus épaisses, englobant en partie le paysage – une moitié de colline d'abord, puis l'autre. Les silhouettes des arbres prenaient soudain du relief, avant d'être à nouveau submergées. Peu à peu, la vapeur remplaçait toute chose par elle-même, substituait leur ombre à tous les éléments solides, et il ne restait plus rien qui ne semblât façonné ou animé par elle. Le souffle de Sai s'échappait en traînées de ses narines, et le schéma d'un calmar géant, construit à partir de bribes de renseignements et de rêves de scientifiques, sombra corps et biens dans la pénombre ambiante.

Elle referma le magazine et descendit dans le jardin. La forêt était vieille et épaisse en bordure de pelouse ; les tiges des bambous montaient dans l'ombre jusqu'à une dizaine de mètres ; les arbres, géants ceints de mousse,

difformes et couverts de grosseurs, étaient hérissés des racines tentaculaires des orchidées. La caresse de la brume dans les cheveux de Sai avait quelque chose d'humain, et, quand elle tendit les doigts, la vapeur les avala mollement. Elle pensa à Gyan, son répétiteur de mathématiques, qui aurait dû être là avec son livre d'algèbre depuis une bonne heure.

Mais il était déjà 16 h 30, et elle l'excusa à cause de la brume qui ne cessait de s'épaissir.

Quand elle se retourna, la maison avait disparu ; et quand elle remonta les marches de la véranda, le jardin s'évanouit à son tour. Le juge s'était endormi, et la pesanteur, à l'œuvre sur les muscles relâchés, tirant sur la ligne de la bouche et les joues, permit à Sai de voir à quoi il ressemblerait une fois mort.

« Et le thé ? » Le juge était à peine réveillé que la question avait fusé. « Il est en retard, ajouta-t-il, voulant parler du cuisinier et du thé, et non de Gyan.

— Je m'en occupe », proposait-elle.

La grisaille avait aussi envahi l'intérieur, se déposant sur l'argenterie, allant fouiner dans les coins, ennuageant la glace du couloir. Sur le chemin de la cuisine, Sai entrevit son reflet en passe d'être étouffé et tendit le cou pour laisser l'empreinte de ses lèvres sur le verre, un baiser de star de cinéma parfaitement dessiné. « Bonjour », dit-elle, en partie à elle-même et en partie à quelqu'un d'autre.

Personne au monde n'avait encore vu un calmar géant adulte vivant, et ces créatures avaient beau avoir des yeux gros comme des pommes pour parcourir les profondeurs obscures de l'océan, leur solitude était telle qu'ils pouvaient ne jamais rencontrer un autre de leurs semblables. Sai en conçut une tristesse infinie.

La plénitude se faisait-elle jamais sentir aussi profondément que le manque ? En jeune fille romantique, elle décida que l'amour devait se situer dans l'intervalle entre le désir et son accomplissement, dans le manque, et non dans la satisfaction. L'amour, c'était la souffrance, l'attente, le repli, tout ce qui l'entourait hormis l'émotion elle-même.

*

L'eau bouillait, et le cuisinier souleva la bouilloire dont il versa le contenu dans la théière.

« L'abomination ! dit-il. J'ai mal partout, aux os, aux articulations. Vaudrait mieux être mort. Si y avait pas Biju... » Biju était son fils, parti en Amérique. Il travaillait au Don Pollo, ou à la Tomate chaude ? À moins que ce ne fût le Poulet rôti d'Ali Baba ? Son père n'arrivait jamais à se rappeler, ni à comprendre, ni même à prononcer tous ces noms, et Biju n'arrêtait pas de changer de boulot, comme un fugitif en cavale, et sans papiers.

« Oui, le brouillard est tellement épais, dit Sai. Je ne crois pas que le précepteur viendra. » Elle emboîta tasses, sous-tasses, théière, lait, sucre, passette, biscuits Marie et Delite de façon que tout tienne sur le plateau.

« Je l'emporte, proposa-t-elle.

— Attention, attention », dit-il sur un ton de reproche, tandis qu'il la suivait avec un bol en émail plein de lait pour Mutt. Quand elle vit Sai apparaître, accompagnée du cliquetis des petites cuillères sur le fer-blanc bosselé du plateau, Mutt redressa la tête. « L'heure du thé ? » questionnaient ses yeux, tandis qu'elle remuait la queue.

« Pourquoi n'y a-t-il rien à manger ? » demanda le juge, irrité, après avoir levé le nez de son échiquier, encombré en son centre d'un fouillis de pions.

Il regarda ensuite le sucre dans le pot : granules gris luisant comme du mica. Les biscuits, eux, ressemblaient à du carton, et il y avait des marques de doigts sales sur la porcelaine blanche des sous-tasses. Le thé n'était jamais, mais jamais, servi comme il aurait dû l'être ; était-ce trop demander que d'avoir un gâteau ou des scones, des macarons ou des allumettes au fromage ? Un peu de sucré et un peu de salé. Pauvre simulacre que ces offrandes-là, qui bafouaient la notion même de thé.

« Que des biscuits, dit Sai en réponse à l'expression qui s'était peinte sur son visage. Le boulanger est parti au mariage de sa fille.

— Je n'ai pas envie de biscuits. »

Sai soupira.

« Comment ose-t-il aller à un mariage ? En voilà une façon de mener une affaire. L'imbécile. Et le cuisinier, il ne pouvait pas préparer quelque chose ?

— Il n'y a plus de gaz, et plus de pétrole.

— Mais, bon Dieu, il ne peut pas faire du feu avec du bois ? Tous ces vieux cuisiniers sont parfaitement capables de faire cuire des gâteaux sur des morceaux de charbon entassés autour d'une boîte en fer-blanc. Tu crois peut-être qu'ils avaient des cuisinières ou des poêles à pétrole dans le temps ? Tous des feignants aujourd'hui ! »

Le cuisinier arriva précipitamment avec le reste de gâteau au chocolat qu'il avait fait réchauffer sur le feu dans une poêle ; le juge mangea l'appétissante flaque brune, et arbora bientôt à contrecœur l'expression béate du dégustateur de pudding.

Ils burent et mangèrent, la non-existence prenant peu à peu le pas sur l'existence, leur porte ouvrant sur le néant, et regardèrent le thé dérouler ses minces rubans de vapeur, leur respiration se mêler à la brume qui s'enroulait en volutes paresseuses, à l'infini.

*

Personne ne remarqua les garçons qui se faufilaient dans l'herbe, pas même Mutt, jusqu'à ce qu'ils soient pratiquement sur les marches. Non que cela eût changé grand-chose, puisqu'il n'y avait pas de loquets pour les arrêter ni personne à portée de voix, de l'autre côté du *jhora*, en dehors de l'oncle Potty qui, à l'heure qu'il était, devait déjà être ivre, allongé par terre sans bouger, avec l'impression pourtant de tanguer – « Ne fais pas attention, mon petit, disait-il toujours à Sai après une beuverie, ouvrant un seul œil à la manière d'une chouette, je vais juste m'étendre là un moment et me reposer un peu... ».

Ils étaient venus à pied à travers la forêt, vêtus de blousons en cuir achetés au marché noir de Katmandou, de treillis et de foulards, l'uniforme standard du guérillero. L'un d'eux avait un fusil.

Plus tard, on accusa la Chine, le Népal et le Pakistan, mais dans cette partie du monde, comme dans beaucoup d'autres, il y avait assez d'armes en circulation pour fournir un mouvement révolutionnaire de fortune et sans le sou. Ils prenaient ce qui leur tombait sous la main : poignards népalais, haches, couteaux de cuisine, bêches, armes à feu en tout genre.

Ils étaient venus chercher les fusils de chasse du juge.

En dépit de leur mission et de leur tenue, ils n'étaient guère crédibles. Le plus âgé n'avait sans doute pas vingt

ans, et au premier aboiement de Mutt ils poussèrent des cris de gamines effarouchées et redescendirent précipitamment les marches pour aller se mettre à couvert derrière les buissons noyés dans la brume. « Elle mord vraiment, mon oncle ? Bon Dieu ! » s'écrièrent-ils, frissonnant sous leur camouflage.

Mutt entreprit de faire ce qu'elle faisait toujours en présence d'étrangers : elle présenta aux intrus un arrière-train frétilant et retourna la tête pour leur adresser un sourire tout à la fois timide et plein d'espoir.

Ne supportant pas de la voir s'humilier de la sorte, le juge s'en saisit ; sur quoi, elle enfouit son museau dans ses bras.

Les garçons remontèrent les marches, gênés, et le juge estima que pareil embarras n'était pas sans danger : leur assurance eût-elle été inébranlable qu'ils auraient été moins enclins à rouler les mécaniques.

Celui qui tenait le fusil dit quelque chose que le juge ne comprit pas.

« Tu causes pas le népalais ? » cracha-t-il, avec un ricusement méprisant qui disait assez ce qu'il pensait d'une telle lacune. Il n'en poursuivit pas moins en hindi : « T'as des fusils ? »

— Nous n'avons pas de fusils ici.

— Va les chercher.

— Vous avez été mal renseignés.

— Foutaises ! Va les chercher.

— Je vous somme, dit le juge, de quitter ces lieux sur-le-champ.

— Apporte les armes.

— Je vais appeler la police. »

Menace ridicule, puisqu'il n'y avait pas de téléphone.

Ils partirent d'un rire de cinéma, et, comme dans un film, le garçon pointa son fusil sur Mutt. « Allez, file les chercher, sinon on tue le chien d'abord, toi ensuite, le cuisinier en troisième, les dames en dernier, dit-il, avec un sourire à l'adresse de Sai.

— J'y vais », dit celle-ci, qui, terrorisée, renversa le plateau en se levant.

Le juge resta assis avec Mutt sur les genoux. Les fusils dataient du temps où il appartenait à l'Indian Civil Service. Un fusil à pompe à cinq coups BSA, une carabine Springfield calibre 30 et une carabine express Holland & Holland. Ils n'étaient même pas sous clé, mais accrochés au mur, au bout du couloir, au-dessus d'une rangée poussiéreuse de canards appelants.

« Tss, tss, tss, tout rouillés. Tu pourrais en prendre soin ! » Mais ils étaient satisfaits et s'enhardirent au point de donner dans la bravade. « On va prendre le thé avec vous.

— Le thé ? dit Sai, pétrifiée.

— Oui, le thé, et quelque chose à manger. C'est pas une façon de traiter ses invités, ça. Les renvoyer dans le froid sans rien pour les réchauffer. » Ils se regardèrent, puis la regardèrent, elle, la détaillant de haut en bas, avant d'échanger des clins d'œil.

Elle se sentit intensément, terriblement femme.

Tous les garçons connaissaient par cœur ces scènes de film où le héros et l'héroïne, au chaud dans leurs plumes d'hiver, boivent leur thé dans des services en argent apportés par des domestiques bien astiqués. Puis le brouillard tombe, comme il le faisait maintenant autour d'eux, et ils chantent, dansent et jouent à cache-cache dans un bel hôtel. Scène de cinéma classique tournée à

Kulu-Manali ou, à l'époque préterroriste, au Cachemire, avant que les bandits armés bondissent de la brume et donnent naissance à des films d'un genre nouveau.

Ils sortirent sans ménagements le cuisinier qui s'était caché sous la table de la salle à manger.

« *Ai aaa, ai aaa*, supplia-t-il, les mains jointes, pitié, je suis pauvre, pitié. » Il leva les bras au-dessus de la tête et se courba, attendant les coups.

« Il n'a rien fait, laissez-le tranquille », intervint Sai, qui ne supportait pas de le voir humilié, et s'irritait de constater qu'il n'avait pas d'autre possibilité que de s'humilier davantage.

« S'il vous plaît vivre pour revoir mon fils moi c'est tout par pitié me tuez pas je suis qu'un pauvre homme épargnez-moi s'il vous plaît. »

Ses répliques avaient été affinées par des siècles de pratique, transmises de génération en génération, car les pauvres gens ont besoin de répliques adéquates ; le texte est toujours le même, ils n'ont pas d'autre choix que de demander grâce. Le cuisinier savait d'instinct comment pleurer.

Ce refrain familial permit aux garçons de se couler mieux encore dans leur rôle, qu'il leur apportait pour ainsi dire sur un plateau.

« Mais personne ne veut te tuer, dirent-ils au cuisinier. On a faim, c'est tout. Allez, ton *sahib* va te donner un coup de main. Dépêche-toi, dirent-ils au juge. Tu sais faire les choses dans les règles, toi. »

Le juge ne bougeant pas, le garçon au fusil pointa à nouveau son arme sur Mutt.

Le juge attrapa la chienne et la cacha derrière lui.

« T'as le cœur trop tendre, *sahib*. Cette gentillesse, tes invités y ont droit aussi. Allez, prépare-nous donc la table. »

Le juge se retrouva dans la cuisine, où il n'avait jamais mis les pieds à ce jour, Mutt lui tournant autour sur des pattes chancelantes, Sai et le cuisinier détournant les yeux, trop effrayés pour le regarder.

Il leur vint soudain à l'esprit qu'ils pourraient bien tous mourir là, dans la cuisine, avec le juge; le monde était sens dessus dessous, et tout, absolument tout, pouvait arriver.

« Rien à manger ? »

— Que des biscuits, dit Sai pour la seconde fois de la journée.

— Eh ben ! Tu me fais un drôle de *sahib* ! dit le chef en s'adressant au juge. Pas le moindre casse-croûte ! Prépare quelque chose, alors. Tu crois peut-être qu'on va repartir le ventre vide ? »

Gémissant et suppliant qu'on lui laisse la vie sauve, le cuisinier fit frire des *pakora* ; le bruit de la pâte crépitant dans l'huile bouillante évoquait une violence en harmonie avec la situation.

Le juge, à la recherche d'une nappe, fouilla dans un tiroir rempli de rideaux, de draps et de chiffons jaunis. Sai, les mains tremblantes, fit infuser du thé dans une casserole avant de le passer, bien qu'elle ne sût pas le préparer à la mode indienne. Elle ne connaissait que la manière anglaise.

Les garçons inspectèrent la maison avec un certain intérêt. Ils ne furent pas sans remarquer l'atmosphère d'intense solitude qui l'habitait. Quelques meubles branlants recouverts d'un cunéiforme tracé par les termites

se dressaient dans l'ombre ici et là, accompagnés de méchantes chaises pliantes en tubes métalliques. Ils plissèrent le nez en reniflant l'odeur sure et faisandée que laissent les souris dans les espaces exigus, même si le plafond ici était aussi haut que dans un bâtiment public et les pièces aussi vastes qu'autrefois dans les maisons des riches, leurs fenêtres ouvertes sur les sommets enneigés. Ils essayèrent de déchiffrer un diplôme délivré par l'université de Cambridge, qui disparaissait presque sous une couche de taches brunâtres fleurissant sur les murs gonflés d'humidité et ondulant comme des voiles dans le vent. La porte d'un débarras où le sol s'était effondré avait été définitivement condamnée. Les provisions qui s'y trouvaient, ainsi qu'une quantité à première vue déraisonnable de boîtes de thon vides, avaient été empilées sur une table de ping-pong cassée dans la cuisine, pièce dont seul un coin était utilisé, dans la mesure où, à l'origine, elle était destinée à une armée de subalternes, et non à l'unique domestique survivant.

« Ta baraque, elle aurait besoin de réparations » fut le conseil des garçons.

« Le thé est pas assez fort, dirent-ils, adoptant un ton de belle-mère. Et y a pas assez de sel », cela pour les *pakora*. Ils trempèrent les biscuits Marie et Delite dans leur thé, qu'ils aspirèrent bruyamment. Ils trouvèrent deux malles dans les chambres qu'ils remplirent de riz, de lentilles, de sucre, de thé, d'huile, d'allumettes, de savonnettes Lux et de crème de beauté Pond. L'un d'eux assura Sai qu'ils ne prenaient que les articles « nécessaires au mouvement ». Un cri poussé par un de leurs camarades attira l'attention des autres sur un placard fermé à clé. « File-nous la clé. »

Le juge alla la prendre derrière les numéros du *National Geographic* que, jeune homme rêvant d'un autre genre de vie, il avait fait relier en cuir, avec les années gravées en chiffres dorés.

Ils ouvrirent le placard et découvrirent des bouteilles de Grand Marnier, d'*amontillado* et de Talisker. Le contenu de certaines des bouteilles s'était complètement évaporé, tandis que dans d'autres il avait tourné au vinaigre, ce qui n'empêcha pas les garçons de les déposer dans une des malles.

« Cigarettes ? »

Non, il n'y en avait pas. Ce qui les mit en colère, et bien qu'il n'y eût pas d'eau dans les réservoirs, ils déféquèrent dans les toilettes, qui empestèrent aussitôt. Puis ils furent prêts à partir.

« Dis : "*Jai Gorkha*", intimèrent-ils au juge. Le Gorkhaland aux Gorkhas !

— *Jai Gorkha*.

— Dis : "Je suis un crétin."

— Je suis un crétin.

— Plus fort. Je t'entends pas, *huzoor*. Plus fort. »

Il répéta de la même voix atone.

« *Jai Gorkha* », dit le cuisinier, « Le Gorkhaland aux Gorkhas », dit Sai, bien qu'on ne leur eût rien demandé.

« Je suis un crétin », ajouta le cuisinier pour faire bonne mesure.

Les garçons s'esclaffèrent, descendirent les marches de la véranda et s'enfoncèrent dans le brouillard, transportant les deux malles. La première portait, peinte en lettres blanches sur le métal noir, l'inscription : « Mr J. P. Patel, SS *Strathnaver*. » Sur la seconde, on lisait : « Miss S. Mistry,

couvent Saint-Augustin.» L'instant d'après, ils avaient disparu, aussi brusquement qu'ils étaient apparus.

*

« Ils sont partis, ils sont partis », dit Sai. Mutt essaya de réagir de son mieux, malgré la peur qui brillait encore dans ses yeux, et s'efforça d'agiter une queue réticente qui s'obstinait à se replier entre ses pattes. Le cuisinier se lança dans une lamentation sonore : « *Humara kya hoga, hai hai, humara kya hoga*, entonna-t-il sans retenue. *Hai, hai*, qu'est-ce qu'on va devenir ?

— Ferme-la », dit le juge, tout en pensant : « Ces foutus domestiques, rien que des pleurnichards. »

Lui-même, assis raide comme un piquet, le visage crispé pour éviter qu'il se décompose, les mains fermement agrippées aux bras du fauteuil afin de réprimer un violent tremblement, avait beau savoir qu'il ne faisait rien d'autre que tenter d'enrayer un processus intérieur, il avait l'impression que c'était le monde extérieur qui était secoué avec une véhémence incroyable à laquelle il faisait de son mieux pour résister. Sur la table de la salle à manger se trouvait encore la nappe qu'il avait dépliée, blanche avec un motif de feuilles de vigne interrompu par une tache grenat à l'endroit où, bien des années plus tôt, il avait renversé un verre de porto en cherchant à le lancer à la tête de sa femme, parce que sa manière de mastiquer lui déplaisait.

« T'es bien lent, s'étaient moqués les garçons. Vous autres alors, incapables de rien faire tout seuls... Et pas gênés avec ça. »

Autant Sai que le cuisinier avaient détourné les yeux pour ne pas voir l'humiliation du juge. Encore

maintenant, leur regard évitait de se poser sur la nappe et traversait la pièce en empruntant le chemin le plus long, car s'il tombait sur la table, qui sait quelle punition leur réservait le juge. C'était effrayant, cette humiliation d'un homme fier. Il était bien capable de supprimer les témoins de sa capitulation.

Le cuisinier tira les rideaux ; la vulnérabilité des occupants était jusqu'alors rehaussée par la vitre, et ils donnaient l'impression d'être livrés au regard dans la forêt et la nuit, celles-ci tendant sur eux leur manteau sombre et hirsute. Mutt vit son reflet avant que les rideaux se referment et, le prenant pour un chacal, bondit. Puis elle se retourna, vit son ombre sur le mur et bondit à nouveau.

*

C'était en février 1986. Sai avait dix-sept ans, et son histoire d'amour avec Gyan, son précepteur de mathématiques, datait de moins d'un an.

Quand les journaux réussirent à nouveau à franchir les barrages routiers, ils purent lire que :

À Bombay, un groupe nommé Hell No allait se produire à l'hôtel Hyatt International.

À Delhi, un salon consacré aux fourneaux fonctionnant à la bouse de vache avait attiré des participants du monde entier.

À Kalimpong, très haut dans la partie nord-est du massif de l'Himalaya, là où ils vivaient – le juge à la retraite, son cuisinier, Sai et Mutt –, on faisait état de nouveaux troubles dans les montagnes, d'une insurrection qui couvait, de la présence de bandes armées. C'étaient les Indo-Népalais cette fois-ci, qui en avaient assez d'être traités en minorité là où ils constituaient la

majorité de la population. Ils voulaient un pays à eux, ou du moins *leur* État, où s'occuper de *leurs* affaires. Dans cette région où l'Inde se fondait dans le Bhoutan et le Sikkim, et où l'armée faisait des tractions et des pompes, passant son temps à repeindre ses tanks en kaki au cas où les Chinois ne limiteraient pas leur appétit au Tibet, la carte avait toujours été cafouilleuse. Les journaux semblaient résignés. On avait guerroyé, trahi, marchandé son compte ; entre le Népal, l'Angleterre, le Tibet, l'Inde, le Sikkim, le Bhoutan ; Darjeeling volée par-ci, Kalimpong arrachée par-là – en dépit, eh oui, en dépit du brouillard qui dévalait des montagnes comme un dragon, noyant, défaisant, rendant absurde tout tracé de frontière.